Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 6: Basel : Mosaik einer Stadt

Artikel: La panne : traduit de l'allemand par Armel Guerne

Autor: Dürrenmatt, Friedrich

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849222

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRIEDRICH DÜRRENMATT

LA PANNE

Traduit de l'allemand par Armel GUERNE

Extrait - Ed. Albin Michel

Dramaturge et romancier, le plus brillant représentant de la jeune génération des écrivains de Suisse alémanique s'est acquis, depuis dix ans, une flatteuse réputation internationale. Traduit en plusieurs langues, joué sur différentes scènes d'Europe (« La Visite de la Vieille Dame », en 1957, à Paris), il a fourni plusieurs sujets de films au cinéma, dont le Juge et son Bourreau *qu'on tourne à Hollywood et* C'est arrivé en plein jour.

Dürrenmatt, fils de pasteur, dépouille volontairement son style de toute ornementation littéraire afin de mieux laisser apparaître, dans sa cruelle objectivité, l'absurdité grotesque d'une époque où l'humanité ne trouve plus de place pour ce qu'il y a de profondément humain *en elle. Mais, ce n'est pas comme chez Kafka le psaume du parfait désespoir que cela engendre chez Dürrenmatt. En refusant à son « moi » le droit d'intervenir pour s'enivrer poétiquement de ses lamentations et de ses plaintes, il cherche secrètement la fissure et nous découvre l'ouverture, absurdement ouverte dans l'absurdité, par où le ciel se précipite à nouveau sur la terre et l'immense horizon dans la cellule du condamné. L'obscure fatalité de tout système, c'est la rupture.*

Et c'est une panne cette fois, aussi banale qu'une panne peut l'être, qui sera l'occasion d'un jeu insolite, quoique parfaitement légitime chez des vieillards retraités. Or l'accusé pour rire, un homme de tous les jours, l'Européen moyen, va sentir s'éveiller en lui, avec les fumées du vin et la liesse d'un trop copieux repas, un sentiment de culpabilité aussi inattendu que souverain, qui retentira dans l'infini comme la sonnerie du réveil de son âme... Un suicide ? Ou une rédemption ? Un fait humain en tout cas, qui reste à la portée de tous.

Des histoires possibles y en a-t-il encore, des histoires possibles pour un écrivain ? Car s'il renonce à parler de soi, à se raconter, à étaler son « moi » ; s'il ne veut pas céder au romantisme et au lyrisme d'une généralisation de soi à laquelle il répugne ; s'il se sent peu enclin à disserter authentiquement de ses propres espérances et de ses renoncements, de ses conquêtes et de ses échecs ; si rien ne le pousse à exposer ses propres aventures et sa manière personnelle de coucher avec les femme, comme si l'exactitude du tableau avait quelque chance de transposer la chose aux dimensions universelles, alors qu'elle semble plutôt devoir la faire verser au dossier d'une enquête médicale ou psychologique ; bref, s'il préfère vivre sa vie privée et se garder, avec courtoisie, de toute indiscrétion à son sujet ; s'il prétend vouloir travailler à la manière du sculpteur qui pose devant soi le sujet et l'objet, qui œuvre sur sa « matière » et se comporte en « classique », sans avoir à désespérer aussitôt de l'inanité de son effort : oui, dans ce cas-là, écrire devient une chose de plus en plus difficile, de moins en moins justifiable, de moins en moins légitime, de plus en plus absurde. Activité insolite, sans raison d'être. Décrocher un bon point, obtenir une bonne note au palmarès de l'Histoire Littéraire — quel intérêt ? Quel est l'homme qui n'a pas obtenu, ici ou là, une bonne note ? Et quelles sont les besognes bâclées qui n'ont pas, ici ou là, connu la récompense d'un prix et la couronne d'une distinction ?

On sait être autrement plus exigeant de nos jours ! Mais là encore, c'est se retrouver devant un dilemme, et les conditions du marché ne sont guère favorables : ce que réclame la vie moderne, c'est de la distraction. Cinéma, le soir ; et poésie à la page littéraire du journal. Au-dessus, c'est-à-dire à partir de cent francs pour parler socialement, on veut avoir « de l'âme », des aveux circonstanciés, la vérité même ! A ce prix-là, ce sont des produits supérieurs que le public entend acquérir : des œuvres morales, des valeurs utiles et dûment utilisables, des formules efficaces, des pensées « valables » qui affirment ou dénoncent quelque chose, qui plaident ou qui condamnent quelque chose — de la haute littérature, en tout cas ! — qu'il s'agisse du christianisme ou du doute, de l'espérance ou du désespoir. Mais l'auteur qui se refuse à donner dans ces productions-là : l'auteur qui s'en écarte toujours plus nettement, toujours plus résolument parce que son besoin d'écrire, justement, il le sent au fond de soi, né dans le jeu de sa conscience et de son inconscient, produit par un balancement intime entre le scepticisme et la foi, issu précisément de tous ces dosages secrets et personnels qui ne regardent absolument pas le public, comme il ne cesse d'en avoir la conviction sans cesse plus assurée ? L'auteur qui reste persuadé que son art suffit et se suffit quand il crée, modèle, donne des formes et du relief, du réel aux apparences. Que l'écrivain ne puisse s'en prendre qu'à la surface de toutes choses ; que son rôle soit de l'éclairer, de la faire voir, cette surface, et rien de plus ! Et que, pour le reste, il convient de se taire... L'auteur, l'artiste, l'écrivain persuadé et convaincu qu'écrire, c'est cela et seulement cela, que devient-il ?

F. D.